

LE CHRÉTIEN POÈTE DE SION

IN MEMORIAM
PÈRE MARCEL-JACQUES DUBOIS

Avital Wohlman Yossef Schwartz
Éditeurs



2012

THE VAN LEER JERUSALEM INSTITUTE | HAKIBBUTZ HAMEUCHAD PUBLISHING HOUSE

Israël et l'Église : le sens positif d'un compagnonnage actuel¹

Frère Benoît-Dominique de la Soujeole, O.P.
Fribourg, Suisse

Il est assez spontané pour un chrétien de penser la relation entre Israël et l'Église en termes de continuité historique : le peuple *premier* élu a annoncé et préparé l'avènement du peuple *finale*ment élu, constitué comme tel dans le mystère du Christ. En ce cas, la valeur d'Israël est située dans le passé. S'agissant du futur eschatologique, un *logion* difficile de Saint Paul l'envisage de façon fort mystérieuse : « [...] Et ainsi tout Israël sera sauvé » (Rm 11, 26). On ne voit pas d'emblée, en théologie chrétienne le lien entre ce passé et cet avenir prophétisé. Nous proposons ici d'éclairer cette question par la recherche de la situation actuelle d'Israël. Dans cet « entre deux » qui sépare le passé vétéro-testamentaire et le futur eschatologique, comment comprendre cette prodigieuse persistance du frère aîné ?

Le père Marcel Dubois, dans le livre d'entretiens qu'il a accordés au cours des six dernières années de sa vie a, plusieurs fois, voulu nous aider à dépasser les vues simplistes en la matière. Par exemple : « Si l'on considère le destin de l'humanité comme une histoire du salut, l'étape de l'Ancien Testament est une figure préparatoire à une autre réalité, mais où se trouve ce qui différencie l'avant et l'après, il nous est difficile de le dire ! » (Dubois 2006, 156-157).

Si Israël précède le peuple chrétien dans l'histoire du salut objet du premier Testament, cette précedence peut-elle avoir un sens positif toujours actuel ? À sa façon, Jean-Paul II a indiqué une voie de recherche qu'il faut approfondir. Dans le bien connu « discours de Mayence », le pape a affirmé : « Le peuple de Dieu de l'ancienne Alliance, une Alliance qui n'a jamais été dénoncée par Dieu (Rm 11, 29)... ».²

1 Dans cette étude, nous utiliserons comme équivalents - et sans connotations politiques - les expressions suivantes pour désigner la religion juive : Israël, le peuple juif, le judaïsme, les Juifs etc. ; de même, souvent pour des raisons de style (éviter des répétitions trop rapprochées de termes), nous parlerons des Écritures juives, du Premier Testament, de l'Ancien Testament etc.

2 Jean-Paul II, Discours de Mayence, 17 novembre 1980, traduction française in *Doc. Cathol.* 1981, n° 1807, p. 427 (erratum de la première édition qui était incomplète cf. 1980, n° 1798, p. 1148).

Nous souhaitons proposer ici, à partir d'éléments de la Tradition, une façon de comprendre positivement la relation Israël-Église après le Christ. On parlera d'un compagnonnage au sens d'une marche côte à côte vers une même destinée finale, d'une itinérance conjointe vers un terme commun pour lequel les deux compagnons s'aident mutuellement.

I. Données chrétiennes préalables

L'Évangile situe par deux *logia* brèves le rapport complexe entre le premier et le deuxième Testament : « Je ne suis pas venu abolir mais accomplir » (Mt 5, 17) qui souligne une continuité, et « À vin nouveau, outres neuves » (*ibid.*, 9, 17), qui met l'accent sur une nouveauté radicale. Pour concilier ces deux aspects, on peut dire que dans l'ordre de la connaissance - la Révélation et la foi qui y adhèrent - il y a un rapport de continuité : les annonces et les préparations vétero-testamentaires sont nécessaires pour l'intelligence du message du Christ, et réciproquement. Dans l'ordre de la réalité, de ce qui a été annoncé et préparé, il y a un rapport de nouveauté : le don effectif d'une plénitude de grâce par le Christ.³

La pratique des premiers chrétiens, telle qu'elle nous est accessible par le Livre des Actes des Apôtres, montre bien l'annonce du Christ d'abord aux Juifs, et la naissance de la première communauté qui fut judéo-chrétienne. Très rapidement, la mission ecclésiale va connaître quatre étapes soigneusement ordonnées, reprenant l'enseignement de Jésus. Ac 2, la Pentecôte de Jérusalem (avec son doublet en Ac 4) : le salut d'abord promis aux Juifs;⁴ Ac 8, la Pentecôte de Samarie : le salut offert aux brebis perdues de la Maison d'Israël ; Ac 10, la Pentecôte de Césarée : le salut proclamé chez les païens ; Ac 19, la Pentecôte d'Ephèse : le salut s'étend hors de la Terre promise. Les judéo-chrétiens avaient une nette conscience de leur supériorité, une sorte de droit d'aînesse par rapport aux gentils. Cependant, ce judéo-christianisme va devenir une petite minorité au sein de l'Église en

3 Témoignage de la Tradition : S. Léon le Grand, Sermon *de Passione Domini*, VIII, 7: « [...] *Ut figura in veritatem, prophetia in manifestationem et lex in Evangelium vertetur* », *Sources chrétiennes*, n° 74, Paris: Éditions du Cerf, 1961, p. 61.

4 Mt 10, 6 et 15, 24 signale bien que la prédication du Christ privilégiait explicitement Israël. C'est le signe d'un « droit d'aînesse » que la prédication apostolique a voulu respecter.

raison des persécutions, mais surtout en raison de la formidable extension de l'Évangile chez les païens. De sorte que le christianisme devint très fortement greco-latin.⁵ De plus, la dispersion des Juifs résultant du sac de Jérusalem en 70 ap. J.-C. va avoir pour conséquence que Juifs et chrétiens n'auront plus pour communiquer le « maillon » important du judéo-christianisme en Terre sainte. La séparation est non seulement religieuse, mais aussi culturelle. C'est en témoignage de cette séparation que l'on voit apparaître très tôt, dès le II^e siècle, les traités *Adversus Judeos* chez les chrétiens et, en face, une littérature juive très anti-chrétienne. Le « débat » très ferme est proprement religieux : le peuple chrétien est le nouveau peuple de Dieu ; les Juifs ne le sont plus, et si les Juifs souffrent (notamment la ruine de Jérusalem), c'est parce qu'ils ont tué le Juste ; cela leur arrive en toute justice.

Après l'édit de Constantin (313), naît un antijudaïsme institutionnel appuyé par les lois de l'Empire, et cela va être une dominante de l'histoire de la chrétienté, notamment occidentale : les Juifs forment une communauté seulement tolérée, même si elle l'est plus que les religions païennes. Il faudra attendre le XX^e siècle pour que la prise de conscience de la profonde malice de l'antijudaïsme soit relativement générale.

La Déclaration *Nostra ætate* de Vatican II marqua de son sceau cette évolution : tout son numéro 4 consacré aux Juifs désigne ce peuple du nom d'Église. On a remarqué que cet enseignement se fonde exclusivement sur l'Écriture sainte et, seul document conciliaire en ce cas, n'évoque aucun témoignage de la Tradition. C'est cette dernière qu'il nous faut visiter pour tenter d'aller plus avant dans notre recherche.

2. La ligne principale de la tradition occidentale

A. Le donné augustinien : le peuple témoin

Cette tradition est à comprendre dans son contexte. Les païens objectaient aux chrétiens qu'il leur était facile d'affirmer et de prouver que les prophéties

⁵ La question strictement historique des relations entre le judaïsme et le judéo-christianisme d'une part, et entre le judéo-christianisme et le pagano-christianisme d'autre part, n'est pas encore bien clarifiée. On peut estimer prudemment que la relation devint plus exclusivement entre le judaïsme et le pagano-christianisme à partir du IV^e siècle.

de l'Ancien Testament étaient réalisées par le Nouveau Testament, que l'Église était le peuple universel annoncé par Israël et que le sens littéral des Écritures juives s'accomplissait dans le sens spirituel révélé par les Écritures proprement chrétiennes (en particulier les Tables de pierre de la Loi renvoyaient à la Loi inscrite dans les cœurs), parce que l'Ancien Testament avait bien pu être rédigé après le Nouveau, justement pour « fabriquer » cette relation. À cela, Saint Augustin répond :

[...] Vous (les Juifs) avez été dispersés à l'Orient et à l'Occident. N'êtes-vous pas plutôt du nombre de ses ennemis (de Dieu) à qui il est dit dans un psaume : « Dieu m'a ouvert les yeux sur mes ennemis ; ne les fais pas mourir, Seigneur, de peur qu'ils n'oublient ta Loi, mais disperse-les dans ta puissance » (ps. 58, 12). En effet, bien loin d'oublier la Loi de Dieu, vous la portez partout pour servir de témoignage aux nations et pour vous couvrir vous-mêmes de honte, car vous en êtes sans le savoir les ministres auprès du peuple (l'Église) qui a été appelé du levant au couchant (Adv. Iudeos, VII, 9, PL 42, 57).

Ou encore :

Les Juifs qui mirent à mort le Christ et refusèrent de croire en lui, car il lui fallait mourir et ressusciter, lamentablement ruinés par les Romains, complètement déracinés du sol de leur patrie où déjà régnaient sur eux des étrangers, dispersés enfin par toute la terre - est-il en effet un lieu où on ne les retrouve ? - témoignent par leurs Écritures que nous n'avons pas inventé les prophéties relatives au Christ. [...] Dès lors, quand ils ne croient pas à nos Écritures, les leurs, qu'ils lisent en aveugles, s'accomplissent en eux. [...] Nous savons qu'en vue de ce témoignage, que malgré eux ils rendent en notre faveur en détenant et en conservant ces Livres, ils ont été dispersés parmi toutes les nations, partout où s'étend l'Église du Christ (De Civ. Dei L. XVIII, C. 46).

L'intention obvie du Docteur d'Hippone est de souligner que le peuple juif qui conserve l'Ancien Testament prouve par là que ces Écritures ne viennent pas des chrétiens et leur sont antérieures. C'est le premier témoignage constant que rendent les Juifs. Saint Augustin ajoute un second témoignage : les Écritures s'accomplissent pour Israël aujourd'hui (dispersion des Juifs, impossibilité d'offrir le sacrifice à Jérusalem, cessation des prophéties...) car il a rejeté le Christ ; son existence persistante témoigne de son péché. À partir de ces mentions, nous avons l'idée suivante : le peuple juif est condamné à exister pour être témoin du péché d'infidélité à la Parole de Dieu et de la

vérité du christianisme. Cela justifiait tant la persistance des Juifs, et même leur vitalité, car ils sont présents partout où est implantée l'Église, que la tolérance dont ils étaient l'objet.

B. La crise de cette ligne de pensée

Si dans la période qui va du v^e siècle au xi^e siècle le peuple juif jouit d'une situation plus favorable que tous les autres étrangers au christianisme,⁶ le Bas Moyen Âge connaît une crise de cet esprit de tolérance. Au début de la première croisade (été 1096) ont lieu des massacres de Juifs en Europe. On connaît aussi l'expulsion des juifs d'Espagne en 1492, mais elle avait été précédée de mesures semblables bien que moins rigidement appliquées en Angleterre, en France et en Allemagne. On peut expliquer cet infléchissement d'une part par des raisons de sociologie historique (quand une situation sociale et économique est mauvaise, les hommes politiques cherchent un coupable, et les « étrangers » sont tout désignés...) et d'autre part, d'un point de vue de l'histoire de la pensée (plus de nécessité des Juifs pour prouver la vérité du Nouveau Testament ; on est en chrétienté).

Le courant théologique issu de Saint Augustin a été aussi stoppé net par la sécularisation des sociétés au xix^e siècle et par la naissance des nationalismes européens. On connaît bien à cette époque un antijudaïsme, mais il n'est plus théologique ; il devient racial ou économique. On sait ce qu'il en adviendra en Europe au xx^e siècle. L'antijudaïsme hitlérien provoqua quelques rares essais, avant la Deuxième Guerre mondiale, sur le sens de l'existence actuelle du peuple juif.⁷ En bref, la ligne augustinienne n'est plus tenable telle quelle aujourd'hui pour deux raisons principales. En premier lieu, dire « le peuple témoin de son péché (refus du Christ) et puni pour cela » n'est pas admissible après la Shoah.⁸ En second lieu, dire « le peuple témoin de la vérité du Nouveau Testament » est un argument désuet s'il est pris en

6 Par exemple, saint Grégoire le Grand (540-604) : « Tout comme les Juifs ne doivent pas être autorisés à fréquenter la synagogue plus que ne leur permet la loi, de même rien de ce que la loi leur accorde ne doit, en aucune manière, leur être refusé », Lettre VIII à Victor (évêque de Palerme) 25, PL 77, p. 927-928.

7 Par exemple Maritain 1938.

8 Le document « Notes pour une présentation [...] », cf. *infra* note n° 16, VI, 1 l'exprime nettement : « Il convient absolument d'abandonner la conception traditionnelle du peuple puni, conservé comme argument vivant pour l'apologétique chrétienne ».

son sens augustinien, nul ne doutant aujourd'hui de l'antériorité réelle des Livres juifs sur les Livres chrétiens. C'est pourquoi, à partir des années 1950 - lentement - et surtout à partir des années 1970, les théologiens chrétiens tentent de chercher une raison théologique à la persistance du peuple juif. C'est une raison *positive* qui est recherchée de même que pour les religions non chrétiennes, mais d'une façon tout à fait originale pour Israël qui n'est ni païen ni chrétien.

Que signifie dans ce nouveau contexte l'affirmation remarquée de Jean-Paul II à Mayence - l'Alliance avec Israël n'a jamais été dénoncée - fondée sur Rm 11, 29 (les dons de Dieu sont sans repentance) ? On voit deux réponses possibles. La première est de proposer que le peuple juif subsiste avec sa valeur sotériologique propre pour ses membres ; Israël et l'Église sont alors deux voies parallèles de salut. La seconde suggère que le peuple juif subsiste positivement, en vertu d'une Alliance maintenue, mais à mettre en relation positive avec l'Alliance nouvelle.

C. Éléments de réflexion actuelle

Plusieurs documents de valeur magistérielle inégale ont vu le jour depuis Vatican II. Ils indiquent, selon nous, une préférence, non encore intégralement fondée, pour la seconde réponse mentionnée précédemment.

La Déclaration *Nostra aetate* utilise 17 fois le mot « Église », 6 fois pour désigner le peuple chrétien distingué des religions non chrétiennes, et 11 fois au numéro 4 pour désigner le mystère de l'Église, soulignant plus l'unité avec les Juifs que la séparation, l'Église étant déjà présente en son mystère sous la première Alliance. Ce paragraphe se situe incontestablement dans la ligne de l'accomplissement dans l'Église des promesses faites à Israël, mais l'intention est surtout de mettre en évidence la grandeur et la permanence du patrimoine commun.

Les *Orientations* de 1974⁹ s'inscrivent dans la perspective de *Nostra aetate*.

9 Commission pour les relations religieuses de l'Église catholique avec le judaïsme, « Orientations et suggestions pour l'application de la déclaration conciliaire "*Nostra aetate*" n° 4 », Rome, 1^{er} décembre 1974, *Doc. cathol.* 1975, n° 1668, p. 59-61 ; texte précédé et influencé par un texte de la Conférence épiscopale française, « Orientations pastorales du Comité épiscopal français pour les relations avec le judaïsme », *cf. Doc. cathol.* 6 mai 1973, n° 1631, p. 419-422 ; faisant suite au document romain, voir Federici 1979.

Elles soulignent surtout deux points : il faut développer ce qui, dans l'Ancien Testament, garde une valeur propre et perpétuelle (*Dei Verbum* 14 et 15) ;¹⁰ il y a une continuité dans la foi.¹¹ C'est peut-être peu encore, mais c'est déjà beaucoup compte tenu d'où l'on vient.

Les *Notes* de 1985¹² vont plus loin dans le même sens. Reprenant un passage du discours de Jean-Paul II aux évêques délégués des conférences épiscopales et à des experts réunis à Rome pour étudier les relations entre l'Église et le judaïsme,¹³ le document affirme : « [...] La foi et la vie religieuse du peuple juif, comme elles sont professées et vécues encore aujourd'hui, (peuvent) aider à mieux comprendre certains aspects de la vie de l'Église ». ¹⁴ Autrement dit, la réalité toujours vivante du judaïsme est mise en relation réciproque étroite avec l'Église. Ce n'est pas seulement l'Église qui offre son témoignage à Israël (perspective classique), mais c'est aussi le peuple premier élu qui peut aider l'Église à approfondir sa propre fidélité. L'idée-clé de ce document important est la valeur actuelle des Livres juifs à la fois comme source des Livres chrétiens (position de fond de la Tradition) et comme témoignage actuel qui énonce une espérance en relation avec celle de l'Église, la venue du Messie fondée sur la promesse faite à Abraham (Gn 12, 1-3 ; He 6, 13-18), ce qui est une affirmation beaucoup plus neuve. Il s'agit, certes, d'une perspective typiquement chrétienne qui reconnaît un « premier » Testament et un « deuxième » Testament et qui reconnaît le caractère juif actuel grâce au donné vétérotestamentaire.

Cette mise en perspective de l'Israël actuel avec l'Église actuelle repose sur une eschatologie, non pas identique (pour les chrétiens, le Christ a inauguré cette eschatologie) mais *comparable* : nous attendons les uns et les autres un

- 10 Il s'agit principalement de l'A.T. comme vraie Parole de Dieu disant qui est Dieu et qui est l'homme, comment Dieu agit (sa pédagogie et ses « mœurs », notamment justice et miséricorde), et contenant d'éminentes prières.
- 11 Si l'A.T. est celui des promesses et le N.T. est celui de leur accomplissement, il ne faut pas oublier que cet accomplissement chrétien est dans l'espérance, c'est-à-dire que les promesses sont toujours en cours de réalisation.
- 12 Commission pour les relations religieuses de l'Église catholique avec le judaïsme, « Notes pour une présentation correcte des Juifs et du judaïsme dans la prédication et la catéchèse de l'Église catholique », Rome, 24 juin 1985, *Doc. cathol.* 21 juillet 1985, n° 1900, p. 730 s. ; texte plus doctrinal que le précédent, notamment dans sa seconde section consacrée aux rapports entre l'Ancien et le Nouveau Testament (unité de la Révélation biblique).
- 13 Discours du 6 mars 1982, non publié.
- 14 « Notes pour une présentation [...] », VI, 1.

accomplissement, parce que nous sommes les uns et les autres encore sous le régime de *promesses divines* qui nous placent les uns et les autres dans une *espérance* véritablement théologique.

C'est sous le bénéfice de ces progrès que l'on peut tenter de scruter le sens possible de l'affirmation de Jean-Paul II à Mayence : « Le peuple de Dieu de l'ancienne Alliance, une Alliance qui n'a jamais été dénoncée par Dieu (Rm11, 29)... ».¹⁵

3. Proposition de compréhension

On sait qu'Israël, dans la perspective typiquement chrétienne, a été choisi parmi tous les peuples pour annoncer et préparer la venue du Messie, le Verbe incarné. C'est là le rôle unique et incommunicable du peuple juif dans l'histoire du salut. Israël a été la grande pédagogie divine qui permet de connaître et de rencontrer le Christ : le salut vient des Juifs (Jn 4, 22). Cette pédagogie est-elle achevée ? En un sens, oui : elle a touché en Jean-Baptiste son terme en désignant le Christ présent. Désormais, c'est par les apôtres - les envoyés du Christ - que nous rencontrons le Christ et *en lui*, Dieu. Mais est-ce assez dire ? Les biblistes proposent de distinguer ici entre *la promesse faite à Abraham et les Alliances*.¹⁶ La promesse demeure en cours d'accomplissement dans l'Ancien Testament, mais aussi dans le Nouveau parce que son terme eschatologique n'est pas encore atteint. Les Alliances marquent l'accomplissement progressif de la promesse.¹⁷ Le fait que l'Alliance scellée dans le sang du Christ soit la *nouvelle et éternelle Alliance* signifie qu'elle est la dernière avant la consommation des siècles, donnée en ces temps qui sont les derniers (He 1, 2). Mais les Alliances successives ne s'annulent pas ; elles demeurent et sont en relation. Les personnes vivant sous une Alliance postérieure ont ainsi toujours besoin de l'Alliance précédente pour demeurer dans l'unique promesse. Ce qui se cherche ici est la façon de

15 La bibliographie à ce sujet est volumineuse ; pour nous en tenir aux principaux titres, surtout en langue française, on peut citer Margeri 1987, 181 s.; Lohfink 1989; Vanhoye 1994; discute avec N. Lohfink (en outre une rectification en NRT 118, 1996, p. 66) ; en réponse à Vanhoye et Main 1996; sur ce sujet, mais abordé d'une autre façon, Schenker 2000 ; cf. Martin 1996 ; pour une étude juive : Macina 1996.

16 Voir en particulier A. Vanhoye, cf. note précédente.

17 On peut se fonder pour cela sur une mention paulinienne : « Les Alliances de la Promesse » en Ep 2, 12.

comprendre comment l'accomplissement ne marque pas la fin pure et simple de ce qui précède, selon l'image suggestive du rapport entre la racine et le bois que l'on doit à Saint Paul.¹⁸ C'est cela même qu'il faut tenter d'explicitier.

A. Clarification de notions

Il convient de distinguer ici entre accomplissement et substitution. Un accomplissement ne se fait pas obligatoirement par mode de substitution. Cette dernière rend caduque ce qui précède parce qu'une *réalité* succède à une *réalité*. Or, ce n'est pas ce type de relation qui permet d'exprimer le rapport entre les deux Testaments. Pour exprimer la relation que nous cherchons, nous pouvons partir de la base ferme suivante : le Premier Testament est *constamment* nécessaire pour bien comprendre le Second (contre l'erreur de Marcion) ; il y a une unité herméneutique entre les deux Testaments qui peut nous mettre sur la voie d'une relation réelle entre les deux peuples.

Nous cherchons une voie médiane entre deux extrêmes : d'une part la pure et simple substitution d'Israël par l'Église, et d'autre part le parallélisme Israël-Église. Nous tenons que, dans l'intention divine, Israël était appelé à demeurer comme la racine du peuple nouveau (Lc 13, 34 : « Jérusalem, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes ») pour y accomplir *dans cette extension* sa vocation, notamment par la persistance du judéo-christianisme comme composante constante de l'Église. Mais l'accomplissement de l'Ancien Testament par le Nouveau ne s'est pas réalisé, *de fait*, ainsi : le judéo-christianisme a été submergé par l'entrée considérable et rapide des païens dans l'Église, et il a été déraciné par la prise de Jérusalem en 70 ap. J.-C. Cependant *le fait* de la persistance d'Israël depuis la venue du Messie dit que l'accomplissement n'est pas une simple substitution. Mais il faut se garder de la perspective inverse : *le fait* qu'Israël perdure ne signifie pas une simple juxtaposition qui distinguerait adéquatement le peuple de l'Ancien Testament et le peuple du Nouveau Testament. Car, dans la perspective chrétienne, il n'y a pas d'un côté l'Ancien et de l'autre le Nouveau, mais d'un côté l'Ancien comprenant inchoativement le Nouveau, et de l'autre, le Nouveau incluant en raison même de sa nouveauté l'Ancien. Israël et l'Église relèvent de l'unique

¹⁸ « Ne te glorifie pas (toi, chrétien) aux dépens des rameaux ; ce n'est pas toi qui porte la racine, mais la racine qui te porte » (Rm 11, 18).

économie du salut.

La difficulté est qu'Israël peut être considéré - c'est une grande constante de la Tradition - comme la permanence aujourd'hui d'une situation passée de l'économie (le Sauveur annoncé comme devant venir), concomitante avec la situation actuelle de l'économie marquée par la présence actuelle et constante du Messie. Qu'elle est la raison positive, si elle existe, de cette concomitance ?

B. La valeur actuelle d'Israël

Pourquoi Dieu maintient-il Israël depuis l'avènement du Christ, à travers une histoire difficile, douloureuse et même tragique ? Si nous reprenons l'idée du peuple témoin, il faut nous interroger sur le contenu de ce témoignage. Il est aisé, comme nous venons de le rappeler, de voir en Israël un témoin du passé, et c'est déjà beaucoup que de reconnaître à ce témoignage en faveur des racines chrétiennes une valeur permanente.¹⁹ Mais n'y a-t-il pas aussi un autre témoignage à reconnaître ?

Les situations morales vécues par Israël tant sous l'Ancien Testament qu'après la venue du Christ, sont aussi les situations spirituelles que rencontrent les chrétiens : les hauts et les bas de la fidélité, la tentation récurrente de la sécularisation, le péril de mettre son espérance dans les réalités terrestres, le mystère d'iniquité qui s'acharne contre le peuple élu, les schismes au sein du peuple choisi. Les grandes épreuves d'Israël, encore actuellement, manifestent très concrètement les grandes épreuves que rencontre l'Église. Toutes les grandes constantes morales de l'histoire sainte sont communes à Israël et à l'Église, de même que, par contraste, se dit et agit dans cette histoire la fidélité de Dieu à sa promesse. L'Église qui, dans sa vocation universelle porte l'espérance du monde, est soutenue objectivement par le témoignage d'Israël pour demeurer fidèle à sa vocation et confiante en la miséricorde de Dieu. À chaque fois que la malice des hommes persécute Israël, l'Église doit savoir lire ces événements comme des signes des temps la concernant elle aussi.²⁰ La vie d'Israël, encore aujourd'hui, est une prophétie en acte dont le sujet est le peuple comme tel, car les prophéties par Auteurs inspirés ont

¹⁹ Israël garantit encore aujourd'hui que l'Ancien Testament n'est pas un mythe.

²⁰ C'est en ce sens que nous interprétons ici le mot bien connu de Pie XI : « Nous sommes spirituellement des sémites », *Doc. cathol.* 5 décembre 1938, col. 1460.

cessé pour Israël comme pour l'Église. L'ultime question est alors : quels sont les dons de Dieu qui soutiennent positivement Israël aujourd'hui dans cette vocation ?

Si Israël conserve son charisme de prophète par la fidélité de Dieu, prophète par le sens de sa vie, c'est pour lui permettre d'exprimer par son existence une prophétie adressée directement à l'Église et, par elle, au monde. La relation n'est pas directe Israël => monde, comme elle l'était avant la venue du Messie, mais indirecte : Israël => Église => monde, et c'est pourquoi le monde païen - notamment celui qui ayant été chrétien se sépare du christianisme (dictature nazie ou marxiste par exemple) - ne peut pas comprendre le sens actuel d'Israël. C'est uniquement l'Église qui peut accéder à ce sens. Pourquoi la relation d'Israël avec le monde n'est-elle plus directe ? Pourquoi le mystère de l'Église est-il nécessaire pour comprendre la valeur d'Israël aujourd'hui ? Il nous semble que la persistance d'Israël comme peuple distinct, notamment fondée sur l'idée que l'on est surtout juif par la génération d'une femme juive, de même que la constance antijudaïque de l'histoire après Jésus-Christ peuvent être interprétées en ce sens, et nous proposons d'abord une image pour le saisir : les racines d'un arbre, si l'on ne voit qu'elles, ne peuvent pas nous dire de quelle espèce d'arbre il s'agit. Ce n'est que le bois, le tronc, les branches, les feuilles et les fruits qui permettent d'identifier l'arbre, de dire que c'est un chêne ou un oranger, mais les caractères du chêne ou de l'oranger ne peuvent apparaître que s'il sont déjà dans les racines. L'idée est la suivante : dans et par les racines est capté ce que la terre offre pour développer ce qui est inchoativement présent dans les racines, mais qui ne peut apparaître que par un passage à l'acte de ce qui n'est encore que possible. L'universalisme juif, si présent notamment dans le Livre d'Isaïe, n'est qu'un possible s'il est laissé à lui-même, s'il demeure juif ; il commence à se réaliser dès lors qu'il reçoit de la terre nourricière de la Parole de Dieu faite homme l'aliment de sa croissance chrétienne. Si l'on accorde ce qui précède, la racine juive continue à donner à l'arbre chrétien la sève de son prophétisme, et c'est le fruit engendré par cette communication vitale - l'Église - qui peut être reconnu par les hommes auxquels s'adresse l'Église.

Au service de cette mission prophétique qui demeure et qui s'adresse directement aux chrétiens, Dieu peut maintenir la fructuosité de grâce des sacrements juifs. À ce sujet, deux plans sont à distinguer, la causalité de ces sacrements et la grâce qu'ils confèrent.

La fructuosité des sacrements juifs ne s'accomplit pas selon la même

causalité que pour les sacrements chrétiens. Ces derniers, étant les actes mêmes du Messie, sont des signes qui désignent une causalité présente, incarnée, celle du Sauveur. C'est une causalité véritablement instrumentale comme l'est celle de l'humanité du Christ. Les sacrements juifs demeurent des signes auxquels est liée une causalité seulement occasionnelle. Cette causalité dit que chaque fois qu'un de ces signes est posé, par exemple la circoncision, Dieu fait grâce simultanément, et non par et dans le signe comme c'est le cas pour la causalité spécifiquement chrétienne. Cette action de Dieu qui fait grâce était accordée en prévision des mérites à venir du Christ (avant l'Incarnation) et depuis l'accomplissement du mystère pascal est une communication des mérites acquis du Sauveur par son humanité maintenant glorieuse.

La grâce conférée par les sacrements juifs avant le Christ était déjà une grâce de salut, mais elle devait recevoir sa perfection de la passion du Sauveur. Depuis la résurrection du Christ, cette grâce est celle-la même acquise par le Rédempteur qui configure à lui. C'est la grâce chrétienne, c'est-à-dire christique et christoconformante comme l'est la grâce reçue par un baptême de désir par un païen. Elle est cependant « supérieure » à la grâce du païen sous le rapport où le païen ne jouit pas du caractère baptismal qui l'incorpore au culte public du Corps mystique, alors qu'Israël accomplit un culte public institué divinement pour lequel, non pas un caractère, mais la qualité de juif est nécessaire.²¹

Cette différence de causalité peut éclairer le sens de l'accomplissement Israël-Église. Depuis la Rédemption, la grâce que Dieu donne est celle du Christ venu pour le salut ; c'est une grâce accomplie que reçoivent tant le Juif pieux que le chrétien fidèle, mais le mode de sa réception diffère et la vocation qui est dessinée différente. Le mode chrétien (l'instrumentalité) dit la perfection accomplie par le Christ qui s'adresse à tous les hommes.

21 Il conviendrait ici de développer le « statut » de la femme juive qui, ne recevant pas la circoncision et n'ayant pas de place dans le culte public, est cependant pleinement membre de ce peuple et, de plus, confère par sa maternité la qualité de juif à son enfant. Pour être bref, il nous semble que si les hommes seuls reçoivent le sacrement juif de la circoncision, celui-ci est la visibilité d'une réalité de grâce qui n'exclut pas les femmes, mais que ces dernières possèdent, non pas par le signe d'un sacrement préalable, mais par naissance juive, et cette grâce donnée à la conception est pleinement manifestée par leur maternité qui accomplit le dessein divin de la persistance d'Israël. Cela peut expliquer la stérilité féminine comme malheur dans la conscience juive traditionnelle.

La persistance du mode juif après le Christ (occasionnalité) dit, certes, une imperfection mais qui n'affecte pas la qualité de la grâce reçue, laquelle dessine une vocation spécifique : servir par le témoignage de sa vie la fidélité de l'Église qui, elle, s'adresse aux nations.

Notre proposition peut-elle expliquer la mention énigmatique de saint Paul : « Et à la fin tout Israël sera sauvé » (Rm 11, 26) ? Peut-être. C'est, en effet, au terme de l'histoire du salut, lors du retour en gloire du Christ, que la vocation prophétique d'Israël cessera quand l'Église quittera ce monde pour atteindre, avec Israël et grâce notamment à sa diaconie prophétique, l'accomplissement plénier de la promesse, le terme de leur semblable et non identique espérance.

C. Ultime précision

Il est cependant trop clair que, dans la bouche même de Jésus et dans la prédication des Actes des Apôtres, l'économie de l'Ancien Testament devait conduire au Nouveau Testament pour faire un seul peuple. Cependant, le refus d'Israël ne conduit pas à la disparition pure et simple de l'Alliance en son état mosaïque. Pourquoi ? Il ne s'agit pas ici de nécessité, mais de pure miséricorde. Dieu maintient sa première Alliance par amour du fils aîné et par amour des fils puînés. Ce n'est pas, redisons-le, seulement par sa vie passée avant le Christ qu'Israël est un témoin, c'est aussi par sa vie actuelle. Israël reste un peuple prophétique. Il y a ainsi un prophétisme typiquement juif qui parcourt l'histoire jusqu'à sa consommation. Ce prophétisme a ses notes propres. Ne peut-on pas dire, dans la mesure où les fautes du frère aîné sont révélatrices pour le puîné, que les tentations séculières actuelles d'Israël sur sa propre terre devraient renvoyer les chrétiens à leurs propres tentations séculières aujourd'hui qui blessent le visage de l'Église du Christ ? Les chrétiens qui ont dans les mains le principal de la richesse mondiale, ne se comportent-ils pas d'une façon semblablement choquante dans le contexte de la mondialisation ? Cette constance d'Israël par miséricorde est inséparablement une miséricorde pour l'Église qui bénéficie ainsi du témoignage du frère aîné au service de sa propre fidélité ecclésiale. On peut ajouter que la relation est réciproque. Si Israël est fondé, au nom de son prophétisme actuel, à dénoncer les infidélités morales chrétiennes (qui se résument toujours à tel ou tel aspect d'une sécularisation), l'Église est tout aussi fondée à reprocher à Israël les écarts de sa vocation prophétique (qui sont toujours une sécularisation de telle ou telle dimension de sa vie)

parce qu'elle en est la première victime. En effet, si le Seigneur maintient la vocation prophétique d'Israël aujourd'hui, c'est pour offrir au peuple chrétien un témoignage vivant de ses racines, et le rendre ainsi plus capable de sa vocation universelle. Il s'agit d'aider les chrétiens à ne pas diminuer, voire perdre le caractère eschatologique de leur vie, c'est-à-dire la vive conscience d'un salut réellement là, mais qui porte à un accomplissement pas encore acquis parce qu'il est un au-delà. Toute faiblesse du témoignage d'Israël affaiblit la conscience chrétienne des baptisés et le dynamisme de leur mission. Le père Dubois avait à ce sujet des paroles pouvant paraître dures,²² mais c'est son amour de la vocation d'Israël et de l'Église qui motivait ses propos.

Conclusion

Le père Marcel Dubois affirmait avec netteté la *sacramentalité* passée et actuelle d'Israël.²³ C'est dire la valeur permanente de *signe* d'Israël, inséparable de la *réalité signifiée*. Nous ne proposons finalement rien d'autre : si Israël est un témoin actuel, ce ne peut-être que parce que la réalité témoignée - la fidélité du Seigneur - est présente dans la vie du peuple premier élu. La persistance des Juifs, si remarquablement manifestée au xx^e siècle après la plus violente persécution de l'histoire antijudaïque (signe), est la persistance de l'Alliance (réalité signifiée), c'est-à-dire d'un amour de prédilection²⁴ qui n'a pas été retiré et qui reste fondamentalement un amour pour l'humanité entière que l'Église a vocation à manifester.

Le maintien de cet amour pour Israël est une miséricorde. Il faut le préciser afin de ne pas laisser penser que le Christ ne conviait pas les Juifs à la nouvelle Alliance et que, par conséquent, Israël et l'Église seraient deux voies parallèles de salut. Nous pensons au contraire que la persistance du premier élu est une miséricorde surabondante pour celui qui tarde à reconnaître le Christ. Mais nous ajoutons : cette miséricorde est aussi pour l'Église qui jouit de cette façon de la grâce d'un témoignage fort de ses racines sans lequel la fidélité de ses fils ne serait pas complètement soutenue. Enfin, cette miséricorde atteint

22 Cf. Dubois 2006, 135-137.

23 Nombreuses mentions dans Dubois 2006, principalement les chapitres XX et XXI, p. 167-184.

24 Cf. *ibid.*, 160.

le monde entier, car c'est à toute la terre habitée qu'est envoyée l'Église ainsi confortée. Le monde non chrétien n'a pas un accès direct à la valeur du judaïsme, mais ne peut l'atteindre que par le christianisme. Les persécutions antijuives de notre temps (nazies, soviétiques...) n'ont-elles pas été l'œuvre de néopaiens venus du christianisme, redevenus absolument incapables de reconnaître la prophétie existentielle qu'est Israël, et par là réduits à être les otages du mystère d'iniquité ?

Il reste à dire que l'antijudaïsme, quand il est le fait de disciples du Christ, manifeste une véritable perte d'identité chrétienne. S'en prendre ainsi aux racines qui portent constamment l'arbre est dévitaliser de l'intérieur le christianisme, même si l'on n'en a pas conscience. Le baromètre de l'antijudaïsme dans les pays marqués par la présence de l'Église est l'indicateur précis de l'état du christianisme dans ces pays. En effet, récuser le témoignage prophétique d'Israël, en faire un peuple rejeté et maudit, serait défigurer le visage même de Dieu dont la miséricorde est à la mesure de sa grandeur (Si 2, 18).